



## Le corps parlant :

### l'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance

#### Entretien avec Éric Laurent

par Marcus André Vieira

Dans le cadre de la préparation du X Congrès de l'*Association Mondiale de Psychanalyse* : « Le corps parlant : sur l'inconscient au XXème siècle »<sup>1</sup>, M. Éric Laurent a gentiment accepté de répondre à quelques questions à ce sujet.

**M.A.V.** - Dans votre prochain livre, vous nous proposez d'approcher l'inconscient par le biais que Lacan avait introduit comme « Le corps parlant » et que J. A. Miller a repris pour en faire le thème du prochain Congrès de l'AMP, à Rio. Cela veut dire que Lacan avait jusque-là oublié le corps ?

**É.L.** - En effet, 'Le corps parlant' c'est le thème de notre Congrès, qui va bientôt avoir lieu, à Rio, au mois d'avril. *Le corps parlant* c'est une expression qui est à la fois de la langue, qui se comprend immédiatement et qui, en même temps, a plusieurs significations et, plus encore, plusieurs résonnances. En effet, l'accent mis sur le corps parlant s'inscrit dans les propositions du dernier enseignement de Lacan, de trouver quelque chose qui aille plus loin que l'inconscient. Plus exactement, qui se sépare de ce qui, dans le terme freudien d'inconscient, est trop relié à la conscience, comme une sorte de négatif de la conscience. La conscience, alors que cela intéresse beaucoup à la science cognitive, Lacan considérait que c'est ce qu'il y a de moins intéressant pour la psychanalyse. C'est plutôt le mode réel auquel à faire la psychanalyse la préoccupation centrale dans l'horizon de ce dernier enseignement de Lacan.

Alors, il est d'abord parti d'une refonte de l'inconscient freudien, là aussi en le séparant de la conscience. C'est aussi le tour de force de sa première reformulation de l'inconscient freudien : l'inconscient est structuré comme un langage. C'était le cas de dire que, par rapport à l'inconscient, le problème n'est pas de savoir ses relations avec la conscience comme telle, ou de savoir s'il y en a le préconscient de l'inconscient. Non. L'inconscient est structuré comme un langage, il est fait d'une certaine matière et cette matière est celle des mots. Lacan peut dire ainsi que Freud est un 'motérialiste'- un jeu de mots entre *mot* et *matérialiste*. La matière de l'inconscient est faite de ces morceaux de langage. Et, en même temps qu'il disait que l'inconscient est structuré comme un langage, il disait que cet un langage, mais en tant qu'il est transformé par le fait que, en lui, une vérité du sujet se manifeste : « moi, la vérité, je parle ». Il y a la parole, d'un

côté, et le langage, de l'autre. Cette parole fait irruption dans cette matière du langage. Elle y fait irruption et, si l'on veut, elle ne cesse de le déformer, de le trouser, de le transformer. C'est la découverte de Freud : c'est un langage, mais un langage tordu foncièrement par le lapsus, la chose qui échappe, par le mot d'esprit qui vient comme « en plus », quelque chose dans la langue qui n'y était pas, ou bien par l'acte manqué qui vient trouser les conduites répétitives, ou justement les habitus, les répétitions qui sont celles aussi du comportement, si chères au comportementalistes. Justement, il y a là cette vérité. Cette matière de l'inconscient freudien se manifeste dans ce qu'il y a certes un langage, mais un langage fait de fragments, fait de morceaux, fait d'irruptions, fait de ruptures.

Pour préciser sa visée, spécialement par rapport à ce qui était l'atmosphère structuraliste qui, à l'occasion, venait donner à la structure une sorte de consistance détachée de l'usage que pouvait en faire le sujet - une structure qui, pour certains auteurs comme Lévi-Strauss, par exemple, se voulait une structure sans sujet, en quelque sorte. Par rapport à ça, Lacan, à mi-chemin de son enseignement, dans le *Séminaire X*, au milieu des années 60, il précise que le lieu de l'Autre, cet Autre de la structure, ce lieu dont il a exploré la logique, n'est pas au ciel des idées, il n'est pas dans une sorte d'esprit. Il le notait : le lieu de l'Autre c'est le corps. C'est la formule qu'il avance dans son Séminaire sur l'angoisse, pour justement se défaire de ce qu'il y aurait d'un incorporel de la structure non liée au corps.

Incorporel c'est un terme des stoïciens que Gilles Deleuze avait remis en circulation précisément à la fin des années 60. L'incorporel des stoïciens est intéressant dans la mesure où il a un rapport avec le corporel, avec les corps, la logique stoïcienne est articulée là-dessus. De même, Lacan veut de la structure, qui se présente en partie comme incorporelle, il veut la fonder dans son inscription sur le corps.

**M. A. V.** Elle sera à la fois incorporelle et liée au corps ?

Au corps comme lieu de l'Autre. Le lieu de l'Autre c'est le corps en tant qu'il reçoit une marque, en tant qu'il est le lieu où s'inscrit la marque de l'incorporel de la structure. Alors, si l'on rapproche la première formulation de Lacan : l'inconscient c'est le discours de l'Autre, c'est ce qui se manifeste en nous de la vérité de ce langage matériel qui nous traverse, si on remplace dans la formule l'Autre par le corps, alors l'inconscient c'est le discours du corps, de ce corps marqué, traversé par des affects, par des marques qui lui viennent de ce qu'il éprouve de ce qu'un dire le traverse. Et, disons, cet inconscient comme discours du corps, là encore ce n'est pas le discours comme enclin, comme ce qui est souligné par la préoccupation contemporaine pour les discours de sagesse, qui propose que, face à ce qu'il y est de l'abstraction de la culture, il faut revenir à des choses qui nous rapprochent de la nature, de notre corps, qui nous permettraient d'écouter notre corps lequel nous parlerait directement.

Non, ce n'est pas cette perspective là le corps parlant. Ce n'est pas le corps qui murmure un discours de sagesse. C'est un corps qui jouit et qui est marqué par des affects puissants, par des passions, par des affects puissants dont le plus puissant d'entre eux c'est l'angoisse. Au fond, un corps, pour Lacan, c'est un corps au sens proche à celui de Spinoza. Spinoza est un philosophe que Lacan, dès qu'il était jeune homme, a aimé, a travaillé. On disait que dans sa chambre d'étudiant il avait mis sur les murs, il avait écrit les titres de Spinoza et sa structure, et il en avait médité là dessus longtemps. Au fond, un corps, pour Spinoza, c'est aussi bien le corps du sujet que le corps politique. Un corps c'est ce qui est traversé par les affects, un corps c'est le lieu qui est marqué par et qui éprouve affects et passions, aussi bien le corps politique que le corps individuel.

Au fond, le corps parlant c'est ce corps marqué et qui nous parle par cette irruption dans la langue, dans les sens communs où est s'établi, où est sédimentée la façon dont nous pensons parler la langue de manière commune. Le parlant du corps c'est la façon dont le corps ne cesse de faire irruption par les significations personnelles, des significations de jouissance que nous donnons à ce langage qui nous traverse.

**M. A. V.** – Est-ce que cette conception de corps ne nous approche, non pas du corps de l'harmonie, d'accord, ni du corps de la sagesse, mais quand même du corps comme lieu d'un sujet primitif, animal ou diabolique, traversé par des affects archaïques, les exprimant tels quels dans la conscience?

**É.L.** – C'est bien ce qui fait que le choix de l'affect, disons le choix de l'angoisse soit crucial, puisque l'angoisse est à la fois un affect que l'on peut prendre comme primitif, une sorte de réaction fondamentale du sujet dans le monde, et au même temps c'est un affect des plus sophistiqués qu'il soit puisque, Heidegger, au vingtième siècle, note que le statut du sujet moderne est le statut de l'homme angoissé – *Die angstmensch* -, qui est l'affect, disons, qui vient marquer le rapport avec un monde, qui est devenu autre depuis l'irruption de la science, depuis l'irruption de la science qui a permis de le lire, de transformer ce monde, d'en faire autre chose que d'un monde de nature, d'en faire un monde immonde.

On voit que l'angoisse est à tous les bouts de la chaîne, l'angoisse est au début, l'angoisse est à la fin, c'est-à-dire qu'elle est à notre présent. Nous sommes, nous vivons précisément sous un régime d'angoisse particulier qui va au-delà des peurs - qui peuvent prendre divers visages dans notre monde et Dieu sait qu'il y en a des visages de cette peur -, mais appuyé sur une sorte d'angoisse fondamentale. Elle a été repérée par Heidegger qui lui a fait son sort en la liant à la science, ou bien par Zygmunt Bauman qui, lui, souligne combien il y a une incertitude fondamentale, du fait qu'avec la science il n'y ait plus de repos dans notre civilisation, pas de point d'arrimage à une nature régulière, qui fait que nous sommes soumis à un type particulier d'angoisse.

**M.A.V.** – Cela ne semble pas très optimiste. Quand on postule un sujet de l'inconscient comme celui d'un incorporel en dehors du corps, on peut toujours songer qu'il nous aiderait à nous libérer du poids corporel des passions. Un incorporel qui reste fondé sur le corps, comme vous dites, mais seulement en partie, nous laisse avec une part délocalisée de nous mêmes qui sera le fondement d'une angoisse inéliminable, qui fait partie de notre constitution. C'est ça alors ? Le sujet de l'inconscient comme corps parlant c'est le sujet de l'angoisse ?

**É.L.** - C'est un sujet qui certainement ne peut pas rêver de se séparer des passions sans avoir, disons, exploré, sans avoir, avec l'aide ou l'appui de l'expérience analytique, se rapprocher le plus justement possible de ce qui sont pour lui les passions fondamentales de son être, ces passions qui le traversent. En effet, l'expérience psychanalytique ce n'est pas une expérience d'ataraxie, de s'extraire de ses passions comme nous proposent les sagesse. Ce n'est pas la voie de la sagesse, c'est la voie de s'approcher le plus justement possible de ce qui est la vérité de la façon dont nous éprouvons ces passions qui nous ont marquées et qui nous marquent, des expériences de jouissance que le corps jouissant a éprouvées.

**M.A.V.** – Puisque vous parlez de jouissance : et le sexe là dedans ?

**É.L.** - Le sexe est précisément ce qui est une expérience cruciale parce que le sexe semble ou, en tout cas, le réel du sexe c'est ce qui serait possible de jouir d'un autre corps. Il y aurait jouissance du corps de l'autre. Et si jamais en plus le corps de cet autre est aimé, cela apparaît, disons, comme la satisfaction fondamentale à laquelle viserait le sujet, satisfaction et jouissance qui en seraient vraiment une. Freud, à certains aspects de son œuvre, a entretenu cette idée qu'il était possible de jouir du corps de l'autre, par certains aspects de son oeuvre, parce que tout de même il a toujours marqué qui restait une impasse: côté homme par la castration et côté femme par ce qu'il a appelé l'envie du pénis ; que le fait d'avoir une satisfaction sexuelle ne délivrait pas l'espèce humaine de son ratage, d'un manque inscrit, d'un manque de satisfaction inscrit côté homme et côté femme de façons distinctes.

Lacan, lui, est parti (puisque que c'est l'après coup de Freud), il est parti plutôt de la radicalisation de ce qui ratte dans l'expérience sexuelle, par exemple jouir du corps de l'autre est impossible. Il n'y a pas de jouissance du corps de l'autre. Il n'y a de jouissance que du corps propre. Du corps propre, lui, accroché aussi à l'incorporel de ses fantasmes. Le fait qu'il y a toujours un lien entre ce corporel et ce qui vient le marquer par cette structure du langage qui, disons, se greffe, ça se joint à son corps comme tel.

Donc, le sexe c'est faire l'expérience de ce qu'on ne jouit pas du corps de l'autre.

**M.A.V.** – C’est bien à ce point que Lacan situe l’amour n’est-ce pas ?

**É.L.** – Aimer, précisément, aimer passe par un dire, la parole d’amour qui, précisément, prend le relais, vient à la place de ce qui ne peut pas s’inscrire de la relation sexuée comme telle. Ce qui ne peut pas s’éprouver ni s’écrire logiquement de cette relation à l’autre, à sa la place précisément, la parole d’amour, le dire amoureux vient suppléer. À partir de ce dire d’amour tout le langage vient trouver sa place - de la poésie à la littérature -, à partir de ce dire foncier tout peut être dit.

**M.A.V.** - Vous montrez que le principe du corps parlant est que le corps est le lieu d’une alterité incontournable, que le sexe est la rencontre avec cette alterité, puisqu’on ne jouit pas du corps de l’Autre. Mais vous dites aussi que le langage est ce qui vient engendrer des direx qui de ce réel de l’Autre peuvent faire lien. Est-ce donc qu’une politique du corps parlant pourrait se fonder sur cette voie ?

**É.L.** - Vous dites une politique du corps parlant?

**M.A.V.** – Oui.

**É.L.** - Alors, disons que la dimension politique en effet se pose d’emblée parce que ce qui est très important c’est que dans cette perspective de ce corps marqué, articulé au langage, ce n’est pas, on ne parle pas d’un corps individuel. Le corps individuel du libéralisme dit: le corps m’appartient, mais c’est un corps qui méconnaît qu’il est d’emblée articulé et marqué par une dimension de lien social, si l’on veut, la dimension de lien social, plus précisément c’est une dimension collective. Elle est d’emblée là, d’avant l’individu.

La jouissance du corps propre n’est pas pour autant simplement individuelle, puisqu’elle est accrochée à des fantasmes, et que ces fantasmes, comme par exemple ceux que l’industrie pornographique peut montrer, décrivant une typification du fantasme, arrivent à collectiviser des consommateurs dans un nombre impressionnant sur la planète entière. On voit d’emblée, par cette systématisation du fantasme, cette prise collective de la jouissance. Cela souligne que le corps, en effet, comme le lieu des affects, est politique car traversé par l’angoisse, la haine, l’ignorance, l’enthousiasme, qui sont des passions collectives. Et, précisément cette politique des corps parlants, c’est prendre la mesure d’emblée de ce lien indissociable qui fait que le corps est pris dans le lien social.

**M.A.V.** Au nom de l’organisation du Congrès et aussi des lecteurs de cet *interview* je vous remercie beaucoup de nous offrir des formulations aussi claires que fulgurantes.

Transcription : Vera Avellar Ribeiro et Fernando Coutinho.



X<sup>e</sup> Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse

# LE CORPS PARLANT

Sur l'inconscient au XXI<sup>e</sup> siècle

25 - 28 avril 2016 • Hotel Sofitel - Copacabana, Rio de Janeiro